

# DÉTERMINISMES SOCIAUX ET LIBERTÉ HUMAINE<sup>(\*)</sup>

Le problème de la sociologie appliquée ou pratique tend à prendre une importance de plus en plus considérable dans le monde d'aujourd'hui. Le succès du contrôle des forces physiques par les sciences de la nature pousse les sociologues à se demander s'il ne serait pas également possible de contrôler les forces sociales, ce qui permettrait à l'humanité « pour la première fois, en son million d'années d'existence, de modeler d'une façon délibérée et intelligente son avenir [...]. La conquête de la société sera le plus grand triomphe de la carrière humaine. À côté, même la conquête de l'espace interplanétaire apparaîtra une chose insignifiante »<sup>(1)</sup>. Mais il faut bien avouer que les premières tentatives de ce contrôle ont été décevantes, au point que certains sociologues des États-Unis se laissent maintenant emporter par une vague de brusque pessimisme. C'est qu'une sociologie appliquée doit commencer, pour pouvoir connaître ses possibilités comme ses limites, par résoudre le problème des rapports entre le déterminisme et la liberté – et à le résoudre non pas en philosophe, mais en sociologue. De là l'importance du récent livre de M. Gurvitch, *Déterminismes Sociaux et Liberté Humaine*<sup>(2)</sup>.

M. Gurvitch avait déjà certes rencontré le problème de la liberté dans des ouvrages antérieurs, en particulier dans *Morale Théorique et Science des Mœurs* (2<sup>e</sup> éd., 1948). Mais on y sentait encore l'influence de la phénoménologie de Husserl et de Scheler. Son "intuition volitive", son « expérience intégrale de l'immédiat par delà l'écorce des concepts, des jugements et des intérêts », son idée que, des trois paliers de l'expérience morale, décision, choix, création, c'est le dernier qui imprime aux deux autres toute leur signification, rappelaient le procédé de la réduction phénoménologique. On doit y voir sans doute un des points de départ de la découverte de la sociologie en profondeur ; mais avec cette dernière, le point de vue a complètement changé : l'empirisme a remplacé la phénoménologie. Il n'y a plus réduction, mais découverte de strates de plus en plus cachées. Il n'y a plus mouvement à sens unique, mais hiatus, tensions, conflits, va-et-vient incessant entre les divers paliers de la réalité sociale. Cet empirisme était pourtant en germe déjà dans *Morale Théorique et Sciences des Mœurs*, par exemple quand M. Gurvitch constatait qu'« il y a des périodes historiques, des cercles de civilisation, des types de groupes, des formes de sociabilité, enfin des individus, dans l'expérience morale desquels prédomine, soit l'actualité de l'expérience du devoir, soit l'actualité de l'expérience des valeurs, soit l'actualité de l'expérience de la liberté [...], des époques, des civilisations, des groupes et même des circonstances concrètes, où l'expérience collective prédomine à différents degrés sur l'expérience individuelle [...], d'autres époques, groupes, civilisations où prédomine plutôt l'expérience individuelle, à moins que les deux modes ne s'affirment comme équivalents »<sup>(3)</sup>. De telle façon que la phénoménologie n'avait été qu'un des points de départ méthodologique pour retrouver toute la richesse du concret, masqué par la sociologie rationaliste, et qu'il lui suffisait de la laisser tomber en cours de route, comme un vêtement inutile. Il est vrai aussi que réciproquement *Déterminismes Sociaux et Liberté Humaine* retrouve une échelle des degrés de la liberté humaine, qui va de "la liberté arbitrant selon les préférences subjectives", jusqu'à "la liberté création" et il semble que l'histoire suive la voie royale de cette marche ascensionnelle, car elle nous fait passer de la première forme, dans les sociétés de "tribus claniques concurrencées par des bandes familiales" jusqu'aux formes collectives les plus intenses de liberté dans nos sociétés contemporaines. Mais l'histoire n'y devient pourtant pas une révélation indirecte de l'inversion phénoménologique, d'abord parce que les jugements de valeur sont exclus de cet exposé et en second lieu, parce que les formes de la liberté dépendent de certaines conditions de l'existence concrète. On n'est plus en présence d'une "réduction" mais de types de structures globales.

Nous touchons ici à un nouvel approfondissement de la sociologie de M. Gurvitch. On se souvient que, dans ses *Éléments de Sociologie Juridique*, 1940, effrayé par la complexité des sociétés globales, il se refusait à en établir une typologie unique et générale, se proposant seulement d'en présenter des classifications différentes suivant le point de repère choisi, économique, religieux, politique, etc. Ce point de vue prudent pouvait se justifier en soi. Mais le danger consistait dans la tentation de désintégrer finalement la sociologie entre toute une série de sciences sociales particulières. Durkheim avait bien vu que ce genre de classification n'avait pas un gros intérêt sociologique : « La France, depuis ses origines, a passé par des formes de civilisation très différentes ; elle a commencé par être agricole, pour passer ensuite à l'industrie des métiers et au petit commerce, puis

---

(\*) *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 18, 2<sup>e</sup> année, janvier-juin 1955, pp. 160-174.

(1) Ralph LINTON, *The Study of Man*, New York, 1936, p. 489.

(2) Georges GURVITCH, *Déterminismes Sociaux et Liberté Humaine. Vers l'Étude Sociologique des Cheminements de la Liberté*, Bibliothèque de Sociologie Contemporaine, Presses Universitaires de France, 1955, 301 p.

(3) G. GURVITCH, *Morale théorique et Sciences des Mœurs*, P. U. F., 2<sup>e</sup> éd., 1948, pp. 195-196.

à la manufacture et à la grande industrie » ; ce sont là des phases historiques, non des "espèces sociales". Mais Durkheim, comme nous l'avons montré ailleurs, n'a pu, malgré ses efforts, se débarrasser totalement de l'organicisme et sa classification repose sur l'analogie entre l'espèce sociale et l'espèce biologique : « Il est impossible d'admettre qu'une même individualité collective puisse changer d'espèce trois ou quatre fois. Une espèce doit se définir par des caractères plus constants »<sup>(4)</sup>. C'est ce biologisme qui lui fait rechercher la permanence sous la variation. La fixité sous l'évolution. Il pourrait sembler à première vue que M. Gurvitch lui aussi réduise la typologie des sociétés globales à des états de civilisation. Il n'en est rien. Car l'histoire ou l'ethnographie ne font que révéler les types : il faut bien les prendre quelque part. Mais ils sont établis à l'aide de critères sociologiques, hiérarchie des groupements fonctionnels, combinaison des formes de sociabilité, paliers en profondeur, modes de division du travail et d'accumulation, hiérarchie des contrôles sociaux, système des œuvres culturelles, échelle des temporalités et des déterminismes. Comme on le voit, l'état des formes de civilisation n'est qu'un des huit critères envisagés, le sixième. La classification de M. Gurvitch échappe donc à la fois à la critique de Durkheim et au biologisme de ce dernier.

M. Lévi-Strauss est beaucoup plus près du point de vue propre à Durkheim. Ce dernier partait de la horde ou société à segment unique pour distinguer autant de types fondamentaux qu'il y a de manières, pour la horde, de se combiner avec elle-même pour donner naissance à des sociétés nouvelles qui se combinent à leur tour entre elles. Mais M. Lévi-Strauss échappe aussi au biologisme, car l'élément formateur, ce n'est plus je ne sais quelle cellule sociale, c'est un modèle formel qui régit les relations interhumaines. Découvrir les types élémentaires de ces modèles formels et voir comment ils se combinent, telle serait la tâche de la typologie sociale et elle serait forcément une typologie des sociétés globales. M. Gurvitch reproche à M. Lévi-Strauss de s'en tenir à un seul palier en profondeur et de confondre la structure avec la réalité sociale totale. Mais l'opposition est encore plus forte, croyons-nous, une opposition de méthode ; s'il s'agit pour M. Lévi-Strauss d'opérer une réduction à des modèles, il s'agit pour M. Gurvitch de définir des types relativement concrets. Opposition de points de vue, car il y a un certain psychologisme chez M. Lévi-Strauss en ce sens que l'anthropologie culturelle n'est qu'un moyen de découvrir dans la variété des œuvres humaines les catégories inconscientes de l'esprit humain ; sa théorie de la communication, en reliant les phénomènes d'échanges, de femmes ou de biens, avec les phénomènes linguistiques en est le témoignage<sup>(5)</sup>. Certes, il emploie le terme de *complémentarité* des structures mentales et des structures sociales plus que celui de réduction des secondes aux premières, ce qui pourrait se rapprocher de la "réciprocité des perspectives" de M. Gurvitch. Mais ce dernier, en réfléchissant davantage aux rapports entre l'individu et le collectif, a été amené à compliquer sa pensée. D'abord à distinguer la réciprocité des perspectives de la complémentarité proprement dite et en outre d'en faire « un des éclairages dialectiques possibles, mieux adaptés pour le domaine étudié certes, mais n'excluant nullement l'application des autres procédés, tels que la polarité, la complémentarité, l'ambiguïté et l'implication mutuelle »<sup>(6)</sup>.

Et nous arrivons ainsi à un nouvel enrichissement de la sociologie. On a pu dire que trois méthodes d'interprétation se la partageaient, celle d'interprétation causale, celle d'interprétation fonctionnaliste, celle d'interprétation dialectique. Si chacune a sa valeur, chacune aussi a ses points faibles. Le progrès de la sociologie consiste donc à chercher le moyen de les surmonter en les intégrant dans un point de vue supérieur, qui ne soit pas une simple synthèse des trois, naturellement, mais qui les unifie en les dépassant. C'est à quoi s'est attaché M. Gurvitch dans son article des *Cahiers Internationaux de Sociologie* sur "L'Hyper-empirisme dialectique". « Il ne s'agit pas de superposer à la dialectique un nouvel empirisme, mais de fusionner la démolition perpétuelle des concepts avec des saisies dont les départs et les arrivées sont rendus mouvants et contingents. Voici dans quel sens on peut dire que la dialectique impénitente et intransigeante est hyper-empirique, et que l'expérience modifiant sans cesse ses assises même implique d'une façon immanente une dialectique »<sup>(7)</sup>. Mais bien que cet article ne manquait pas d'emprunter ses exemples à la sociologie, il apparaissait plus comme la proclamation d'un programme que comme une première application. Le dernier ouvrage de M. Gurvitch va utiliser largement les cinq procédés techniques de l'hyper-empirisme dialectique : complémentarité, implication mutuelle, ambiguïté, polarisation et réciprocité des perspectives, pour nous en montrer la fécondité dans la conception de la recherche.

On voit donc que *Déterminisme Sociaux et Liberté humaine* dépasse l'intérêt pratique d'une sociologie appliquée, dont nous sommes partis. Par ses nouveautés et son approfondissement des thèmes essentiels de sa sociologie, le livre récent de M. Gurvitch est un chaînon essentiel de l'élaboration de sa sociologie générale.

Bien qu'il consacre un certain nombre de pages à la critique de doctrines philosophiques pour mieux définir ce qu'il faut entendre par déterminisme et par liberté, cet ouvrage n'est pas un ouvrage de philosophie, comme

(4) DURKHEIM, *Les Règles de la Méthode Sociologique*, Alcan, 8e éd., pp. 107-109.

(5) Claude LÉVI-STRAUSS, "Introduction" à *Sociologie et Anthropologie*, de Marcel MAUSS, P. U. F., 1950.

(6) G. GURVITCH, "Hyper-Empirisme dialectique", *Cahiers Internationaux de Sociologie*, XV, 1953, p. 31.

(7) *Op. cit.*, p. 11.

ceux qui encombraient la sociologie naissante à l'époque de Fouillée ou de Palante. Et cela au point de rejeter ce que l'on pourrait appeler les théories sociologiques de la liberté, celle de Durkheim qui l'identifie avec la raison collective triomphant par étapes dans l'humanité (p. 72), celle de Charles Blondel qui fait, de la volonté individuelle, la volonté des groupes triomphant des instincts ou des passions personnelles (pp. 80-81). Car il s'agit encore dans ces cas d'une utilisation philosophique de la sociologie, non d'une véritable sociologie scientifique. Non, le livre de M. Gurvitch est un livre de sociologie, dans le sens plein du terme, c'est-à-dire qu'il étudie les rapports entre les déterminismes sociaux concrets et des actes de liberté, individuels ou collectifs, également concrets. Nous sommes sur le terrain de l'hyper-empirisme. Il n'y a pas un déterminisme social abstrait, mais des déterminismes divers, variant selon les formes de sociabilité, les niveaux de la sociologie en profondeur, les types de groupement ou les structures sociales globales. De même, il n'y a pas une seule espèce de liberté, il y a la liberté arbitrant selon les préférences subjectives, la liberté-réalisation novatrice, la liberté-choix, la liberté-invention, la liberté-décision, et la liberté-crédation, et chacune de ces formes est en quelque sorte engagée dans des situations sociales bien déterminées. La liberté pénètre toujours à travers les failles des déterminismes, mais ces failles ne laissent pas toujours passer les mêmes formes de celle-ci, seulement certaines d'entre elles. Nul plus que M. Gurvitch n'a le sens et le souci de la riche complexité du réel. Or le réel n'est ni un chaos d'événements juxtaposés, enchevêtrés, désordonnés, ni un ensemble harmonieux et continu, parfaitement intégré. Le mot de Sartre me revient à l'esprit, "totalités détotaillées". Il y a à la fois de la cohérence et du chaos, du qualitatif et du quantitatif, du continu et du discontinu, des tensions et des combinaisons, des blocs d'intelligibilité et des contingences irréductibles. C'est justement à mon sens le mérite de M. Gurvitch que de chercher à cerner de mieux en mieux, par des méthodes de plus en plus fines, cette complexité mouvante et hachée. Il est le contraire même du scolastique, car le scolastique ramène tout à des classifications ou des hiérarchies de mots, d'où le réel s'enfuit de toute part, comme l'eau qui fuit à travers les mailles d'un filet. Alors que les critères, les points de référence, les concepts directeurs de cette sociologie collent en quelque sorte au concret et tentent de se mouler sur sa propre vie. Les mots y prennent ainsi une chaleur humaine.

Mais cette sociologie des déterminismes réels et des actes de liberté n'est pas seulement un hyper-empirisme. Déterminismes et liberté sont mis en relations dialectiques. Non celle de la polarisation qui serait en somme la dialectique des contradictoires, mais celle, réelle, de l'opposition relative des contraires. C'est dans une zone intermédiaire entre des groupements comme la famille et la société civile, ou entre des formes de sociabilité, comme la communauté et la communion, ou entre les "moi", etc., que nous voyons jouer réciprocity de perspectives, complémentarités, opposition ou interpénétrations naturelles avec toutes les nuances et tous les intermédiaires possibles. La liberté n'est pas un absolu, elle se détache toujours sur un fond de déterminisme, elle ruse ou fonce contre lui, elle profite de ses hiatus comme à son tour elle se transforme en nouveaux déterminismes, ce qui fait que la liberté est "sous condition" et que le déterminisme se dialectise en actes libres. La dialectique n'est pas ainsi un cadre formel, mais soumission à l'expérience.

« Qu'on ne vienne pas nous soupçonner de vouloir, par le détour d'un réalisme dialectique, effectuer un rapprochement abusif, sinon tenter une fois de plus la réconciliation définitive entre les déterminismes et la liberté [...]. Qu'on ne nous prête pas non plus l'intention inverse de les rendre artificiellement contradictoires, ou encore de les placer dans des sphères isolées où ils ne pourraient jamais se rencontrer. Il s'agit ici d'une question portant sur des faits concrets et variables, qui ne peut être traitée qu'empiriquement » (pp. 4-5).

On ne saurait mieux définir la tâche que s'est donnée l'auteur de *Déterminisme Sociaux et Liberté Humaine*. Mais il ne faudrait pas croire que le passage de la métaphysique à la sociologie simplifie tous les problèmes, élimine toutes les difficultés. Nous en rencontrons deux dès le début et il nous faut voir comment M. Gurvitch les surmonte.

Commençons par la moins grave. On a pris l'habitude de considérer la liberté comme caractéristique de l'individu et alors le problème des rapports entre la liberté et le déterminisme social revient à la lutte de l'homme contre le réel sociologique, contre les pressions et les contraintes des groupements, des normes, des représentations collectives. M. Gurvitch a montré dans ses précédents ouvrages que cette opposition est un des faux problèmes que la sociologie du XIX<sup>e</sup> siècle a laissé en héritage au XX<sup>e</sup> et qu'il faut éliminer. Il existe une liberté collective comme il existe une liberté individuelle. Liberté des groupes par exemple à choisir entre la lutte ou la collaboration, liberté créatrice de nouvelles valeurs idéales. Mais ceux qui restent encore plongés dans le climat du XIX<sup>e</sup> siècle peuvent se demander ce que peut être cette liberté des groupes et la ramener soit à l'influence d'un découvreur d'Idée et à son action sur autrui (Hauriou), soit à une discussion démocratique entre les membres d'une collectivité et une décision majoritaire (sociologie nord-américaine). Le livre de M. Gurvitch étudie plus ce qui se passe entre les divers déterminismes et les diverses libertés qu'il ne s'attache à résoudre cette question, de ce que peut être une liberté collective. C'est parce que la solution de la question se

trouve dans ses livres précédents et, en particulier, dans sa discussion de la conscience collective. La première difficulté n'est qu'une fausse difficulté<sup>(8)</sup>.

La seconde nous retiendra davantage. Il y a au fond deux sens du mot déterminisme. D'un côté, le déterminisme est un procédé technique ou méthodologique de saisie du réel, et de l'autre, c'est un ensemble de pressions concrètes, dont il est possible d'ailleurs de faire la typologie. M. Gurvitch essaie bien de lier ces deux sens dans sa définition du déterminisme, la première partie de sa phrase faisant allusion aux procédés techniques la seconde aux réalités qu'elle sous-entend :

« Le déterminisme est l'intégration des faits particuliers dans l'un des multiples cadres réels ou univers concrets (vécus, connus, construits), qui restent toujours contingents ; il situe ces faits, c'est-à-dire les explique en fonction de la compréhension du cadre. Cette intégration présuppose, en effet, la compréhension de la cohésion relative du cadre contingent en question, ainsi que son déroulement dans une ou plusieurs temporalités essentiellement multiples et jamais uniformes » (p. 40).

Et il note un peu plus loin que le déterminisme et l'établissement des lois ne se recouvrent qu'en partie. Il pourrait cependant y avoir là deux types de déterminismes ; je n'en veux d'autre preuve que la définition maintenant de la liberté :

« La liberté humaine, qui s'éprouve dans des expériences collectives aussi bien qu'individuelles, consiste en une action volontaire, spontanée et clairvoyante – novatrice, inventive et créatrice – qui, guidée par ses propres lumières surgissant dans le feu de l'acte même, provoque l'interpénétration du moteur, du motif et de la contingence, s'efforce de franchir, renverser, briser tous les obstacles et de modifier, de dépasser, de recréer toutes les situations » (p. 82).

Si le terme de situation peut rappeler l'intégration des faits dans des cadres, il s'agit moins pourtant ici de cet effort méthodique du savant que des situations réelles, dans lesquelles la liberté peut agir. Et il n'en reste pas moins par conséquent que cette définition de la liberté s'oppose aux déterminations des faits, non aux constructions sociologiques du réel. En fait chaque chapitre de l'ouvrage comprend deux parties, la première qui étudie les rapports de la liberté avec les pressions, les contrôles, les traditions, bref avec la résistance du donné, et une seconde qui se demande quels sont les procédés techniques de détermination utilisables dans tel ou tel secteur du réel. Pour employer des références philosophiques, qui n'ont d'autre but que de servir d'images, non de faire passer le sociologique dans la métaphysique, ce serait d'un côté l'opposition de Boutroux entre "les choses réalisées" qui pèsent et la "puissance créatrice antérieure à l'acte", ou l'opposition de Leibniz entre l'essence et l'existence (il vaudrait mieux dire ici entre le repensé et le donné brut). Si nous nous sommes servis de ces images, c'est qu'elles sont propres à faire ressortir la différence entre nos deux déterminismes, puisque, dans le premier, le réel est un genre de contrainte, alors qu'il est, au contraire, dans le second, l'élément de contingence.

À cette difficulté, M. Gurvitch répondrait sans doute que sa dialectique de l'ambiguïté résout le problème, le réel étant bien à la fois cohérence et contingence relative. Et d'un autre côté qu'il faut bien tenir compte à la fois des déterminismes réels et des procédés, qui n'ont d'autre but que de les constater. Ce sur quoi il insiste avec force. Ceci n'empêche pas que sa définition du déterminisme soit plus centrée sur une norme de pensée (l'intégration) et sa conception de la liberté sur un acte concret. Or il y a là en germe deux interprétations possibles de la sociologie. Si l'on met l'accent sur l'intégration, on aboutit, avec M. Bachelard, à couper le fait scientifique du fait empirique ; on ne nie pas la liberté, mais on n'en tient pas compte, on relie, on met en corrélations, on passe du discontinu au continu. La sociologie de M. Gurvitch y est opposée, puisqu'elle est la description empirique des blocs de déterminations et de leurs hiatus ou de leurs métamorphoses volontaires.

Il est maintenant plus facile de répondre à la difficulté signalée. C'est que, tout en partant de certaines remarques de M. Bachelard, M. Gurvitch ne voit pas dans l'intégration construite que la fidélité du savant à une intégration vécue, par des groupes d'hommes. Ce qui fait que ce qui l'intéresse, ce sont les déterminations plus que le déterminisme à proprement parler en tant que postulat de la science. Il resterait à faire, peut-être plus longuement qu'il ne le fait, la réduction des lois causales, ou mieux encore : des covariations et corrélations fonctionnelles des régularités tendanciennes, c'est-à-dire, de normes techniques de la recherche, à des types de déterminations ; par exemple bien des lois causales sont des habitudes sociales transmises, bien des régularités tendanciennes sont des traditions maintenues, les corrélations exprimant soit des déterminations biologiques (la forte natalité après la guerre par le manque de certains aliments) ou psychologiques (la cherté des grains est liée en Allemagne à une augmentation de la criminalité et en Russie à un développement de la mendicité). Les réflexions méthodologiques du premier chapitre ne doivent donc pas nous faire oublier que le titre du livre porte sur les déterminismes sociaux au pluriel. Il s'agit de caractériser la réalité sociale sous son double aspect, routine figée et innovation imprévue, stabilité et création. Non d'un livre de méthodologie.

(8) G. GURVITCH, *La Vocation actuelle de la Sociologie*, P. U. F., 1950, Chap. VI.

Il est difficile de donner une idée de la richesse de ce volume. On ne résume pas un livre si plein et où toute phrase porte. Tout au plus peut-on en dégager les grandes lignes.

1° D'abord le pluralisme. Il y a des déterminismes structurels, soit unidimensionnels dans une sociologie en profondeur, soit microsociologiques, dans une typologie des formes de la sociabilité. Ainsi chaque niveau, depuis celui de la surface écologique ou morphologique, jusqu'à celui des mentalités collectives, a ses déterminismes propres, comme il y a un déterminisme de la masse, de la communauté ou de la communion, des rapports de rapprochement, des rapports mixtes et des rapports d'éloignement. Il y a un déterminisme des groupements particuliers et un déterminisme des sociétés globales. Ou plus exactement nous rencontrons chaque fois non pas une, mais plusieurs espèces de déterminismes agissants. Il y a un pluralisme des formes de liberté et nous voyons apparaître ce pluralisme à chaque niveau, à chaque type de sociabilité, à chaque genre de groupements, ainsi que dans les sociétés globales.

2° Ces diverses formes de liberté utilisent pour s'insérer dans les déterminismes (voire les faire craquer) des discontinuités et des contingences qui existent entre ces blocs de liaisons. Ces discontinuités et ces failles existent soit à l'intérieur de chaque déterminisme, soit quand on passe d'un déterminisme à un autre. Par exemple, il y a de la contingence à l'intérieur du déterminisme des classes sociales, car chaque classe intègre des groupes divers qui ne s'unifient que plus ou moins suivant les circonstances et qui sont pris entre une forge centrifuge et une force centripète ; et il y a une contingence quand on passe d'une classe à l'autre, les faisant hésiter entre la collaboration ou la lutte. Ou encore, il y a une contingence à l'intérieur du palier des rôles sociaux, les mêmes individus ou les mêmes groupes pouvant être appelés à jouer des rôles différents à une même strate de la sociologie en profondeur. Et il y a une rupture aussi et une discontinuité quand on passe de cette strate à une autre, car des valeurs différentes peuvent nourrir les rôles comme aussi passer des uns aux autres.

3° Puisque les groupes supposent les formes de sociabilité et les niveaux de la sociologie en profondeur qu'ils intègrent, et que les sociétés globales à leur tour incluent et hiérarchisent une totalité diverse des types de groupements, nous devons retrouver en allant vers l'unification diverse des déterminismes, leurs manifestations déjà observées à propos de leurs failles. Ainsi la communauté favorise le déterminisme de la masse dans les groupements à distance et à contacts artificiels comme ceux des chômeurs ou des publics – celui de la communauté, dans les groupements rassemblés périodiquement, comme les syndicats ou les partis politiques – celui de la communion, dans les groupements intimes réunis en permanence, comme les familles, les couvents. Et pour ne prendre qu'un exemple de structures sociales globales : les sociétés patriarcales, « l'effort d'unification des micro-déterminismes, des déterminismes unidimensionnels et des déterminismes sociologiques partiels trouve son point de repère incontesté dans le déterminisme des modèles routiniers et des conduites traditionnelles, soutenu par le déterminisme de la base morphologique, de la division du travail, des symboles aussi bien rationnels que mystiques, enfin des idées et valeurs, d'ordre moral, religieux et politique, qu'elles expriment » (p. 236).

Mais cette complication, cette superposition, des déterminismes qui vont s'ajoutant quand on passe des paliers aux formes de sociabilité, puis aux groupes, enfin aux sociétés globales, ne veut pas dire que l'on supporte chaque fois un poids plus lourd, car ils peuvent s'ajouter ou se neutraliser, s'intégrer ou se combattre, laissant ainsi de nouvelles ouvertures à la liberté. D'abord dans la masse, la communauté et la communion, des déterminismes de paliers cités plus haut ne se stabilisent pas et ne se structurent pas, permettant à toutes les formes de la liberté de s'infiltrer, depuis les préférences subjectives, surtout dans la masse, jusqu'à la liberté-création dans la communion, bien que, en même temps, la masse puisse s'ouvrir à la liberté créatrice en période de révolution et que la communion puisse se dresser comme une citadelle contre toute infiltration de la liberté. Dans les groupements, les discontinuités entre les lignées de déterminismes, à l'intérieur même de chaque lignée, offrent aussi des chances à l'intervention de la liberté humaine, tandis que dans la structure sociale globale que nous avons choisie comme exemple : la société patriarcale, il peut y avoir des conflits latents entre les confréries et les familles domestico-conjugales et il suffit de lire la Bible ou les poèmes homériques pour voir le héros placé devant des alternatives ou des obstacles, faire jouer la liberté-choix ou la liberté-réalisation novatrice.

4° Liberté et déterminismes sont donc toujours mis en liaison dialectique. Et nous voyons, d'un chapitre à l'autre, les divers types de dialectiques, déjà énumérées plus haut, jouer. Liberté et déterminismes se compensent, s'interpénètrent, entrent en conflit ou contact. Les superstructures et les règles ne peuvent pas fonctionner sans les décisions de la liberté humaine comme les actes de liberté se cristallisent en nouveaux déterminismes. Dans la planification si à la mode à l'heure actuelle, on voit la liberté tenter de prendre en mains la direction des séries causales.

5° Cette dialectique hyper-empirique nous conduit ainsi à une des notions les plus fondamentales du nouveau livre de M. Gurvitch celle des temporalités. Il y a longtemps que les sociologues ont soupçonné le pluralisme des temps sociaux. Soit qu'ils y arrivaient, comme Durkheim ou Mauss, par la constatation du caractère

qualitatif de la durée et de l'hétérogénéité des calendriers des fêtes – soit qu'ils y arrivaient, comme les sociologues nord-américains, par la constatation de la différence de vitesse, qui mettait en retard certaines institutions par rapport à d'autres ; ainsi l'école par rapport à nos sociétés démocratiques et industrielles. Mais M. Gurvitch a tenté une typologie des temporalités concrètes, qui dépasse ces deux premiers points de vue. Il distingue : 1° le temps au ralenti, où le passé est projeté dans le présent et l'avenir ; 2° le temps "trompe-l'œil" ou "temps-surprise" qui cache, sous l'apparence du ralenti des virtualités de crises brusques ; 3° le temps des battements irréguliers où le présent semble l'emporter sur le passé comme sur l'avenir ; 4° le temps cyclique, qu'il définit bien joliment "une danse sur place" ; 5° le temps en retard sur lui-même, dont l'écoulement se fait trop longuement attendre ; 6° le temps d'alternance entre retard et avance, le plus discontinu de tous ; 7° le temps en avance sur lui-même « rendant l'avenir effectivement présent et démolissant le passé » ; 8° enfin le temps explosif, « dissolvant le présent comme le passé dans la création de l'avenir immédiatement transcédé ». Chaque temporalité a son déterminisme propre et ses propres contingences, qui rendent possibles les avances de la liberté. Comme chaque forme de sociabilité, chaque type de groupement, chaque espèce de structure globale favorisent certaines formes de temporalité au détriment des autres. Et il faut ajouter que les diverses dialectiques également se lient à ces temporalités. Ce qui permet à M. Gurvitch de suivre plus facilement les sinuosités complexes de la réalité sociale.

6° Jusqu'à présent, nous sommes passés des niveaux de la sociologie en profondeur ou de la microsociologie aux formes plus complexes, mais il ne faut pas oublier que, pour M. Gurvitch « ontologiquement, la primauté devrait être reconnue à des typologies des sociétés globales ». C'est-à-dire que l'écologie, les rôles sociaux, les valeurs, etc., comme aussi bien les rapports entre les individus, dépendent des structures sociales globales. Il en est de même des groupements : les classes sociales, les formes de parenté, les relations de voisinage sont modelées par l'ensemble de la structure globale, qui n'est pas la simple addition d'atomes sociaux ou de groupes. Il y aurait donc à reprendre le problème des déterminismes et de la liberté à l'envers, en commençant cette fois-ci par la fin. Au fond, n'est-ce pas à ce travail que nous convie notre auteur dans la dernière partie de son ouvrage, quand il nous montre que ses dix types de sociétés globales ne permettent chacun que certaines formes de sociabilité, certains modes de division du travail, favorisent telles ou telles réglementations sociales ou œuvres culturelles, vivent dans telle ou telle hiérarchie des formes de temporalité ? Mais notre impression est-elle exacte ? Il nous semble que M. Gurvitch nous convie à cette tâche plus qu'il ne s'y livre de plein cœur. Et on le comprend très bien, puisque son but est de montrer "les cheminements de la liberté". Or, dans la mesure où les caractères de la société globale détermineraient, modifieraient, coloreraient, orienteraient les structures partielles, la hiérarchie des groupements et des paliers en profondeur, l'échelle microsociologique, enfin, le déterminisme l'emporterait sur la liberté.

Nous rencontrons donc ici l'ambiguïté que nous avons signalée plus haut, de la notion de déterminisme, recouvrant des déterminisme de fait, au pluriel, et une méthode scientifique d'intégration, au singulier. Jusque dans son dernier chapitre, M. Gurvitch texte fidèle à sa soumission à l'expérience et de ce point de vue, les sociétés globales en effet sont des mixtes de qualité et de quantité, de continu et de discontinu, de déterminé et de contingent. Mais du point de vue méthodologique, si le déterminisme se définit bien par l'intégration des faits particuliers dans un des multiples concrets, alors la méthode même de constitution des types de structures sociales globales est une méthode déterministe et son but est de mettre en lumière justement le triomphe du quantitatif sur le qualitatif ou tout au moins de la continuité de tous les éléments dans l'ensemble sur les ruptures qui sont omises ou dépassées, et du cohérent sur le contingent, le contingent étant ainsi laissé de côté ou surmonté. De la même façon que le physicien se heurte lui aussi à des "équations d'incertitude", mais il fait de la philosophie quand il en tire une démonstration de la liberté, il fait de la science quand il essaie d'« en faire des systèmes qui les englobe dans une unité supérieure ».

Et sans doute M. Gurvitch répondrait que ce qu'il a voulu faire, c'est intégrer la contingence dans ses cadres superposés, astructurels et structurels, partiels ou totaux. De reconnaître les équations d'incertitude dans la sociologie et de leur laisser leur place effective. Mais si elles sont intégrées, ne deviennent-elles pas par ce fait même nécessaires ? Et ne pourrait-on parler d'une nécessité de la liberté ? En somme, il n'y a qu'une description possible, celle des actes libres et qu'une seule science, celle des actes déterminés.

Cette difficulté à laquelle nous nous heurtons une seconde fois, nous pourrions dire que M. Gurvitch l'a résolue en nous donnant non une sociologie de la liberté, mais comme le porte le sous-titre de son livre des cheminements de la liberté. Il y a dans le même volume et simultanément une sociologie des insertions de la liberté dans ces déterminismes. Même si nous prenions les formules du paragraphe antérieur, dans un climat de techniques de recherches et non d'observations du concret, ce qui serait déterminé dans nos systèmes d'intégration, ce ne seraient pas les actes de liberté, qui restent imprévisibles, mais les ruptures, les failles, les discontinuités, les heurts, à travers desquels la liberté peut passer comme ne pas passer.

Mais qu'elle passe ou ne passe pas, elle ne peut se faire jour qu'à la condition qu'il existe ainsi des ruptures, des failles, des dénivellements. Et c'est pourquoi M. Gurvitch insiste avec une espèce d'agressivité sur la discontinuité de la réalité sociale vue par le sociologue. La discontinuité serait même pour lui le caractère essentiel et en quelque sorte distinctif de la sociologie : la sociologie et l'histoire, écrit-il,

« étudient une seule et même réalité, les phénomènes sociaux totaux dans toutes leurs couches en profondeur et sous tous leurs aspects (ce qui dépasse et élimine la dichotomie simpliste et malsaine des "événements" et des "institutions", ainsi que celle du statique et du dynamique) ; mais elles les étudient avec des méthodes dissemblables, construisant des objets différents, placés dans des temporalités distinctes. La méthode de la sociologie est typologique, celle de l'histoire est individualisante [...]. La sociologie est poussée à accentuer la discontinuité des types, des temporalités et des échelles des temps ».

Et un peu plus loin :

« La sociologie [...] multiplie à l'excès les ruptures entre les types, entre le passé, le présent et l'avenir, entre les différentes temporalités et échelles de temporalités reconstituées, afin de saisir les phénomènes sociaux totaux en train de se faire et de se refaire. L'histoire est une science qui étudie les phénomènes sociaux totaux en plaçant leur mouvement singularisé [...] dans le passé rendu présente et dans le présente rendu passé [...] afin d'arriver à une continuité de types, de structures et de temporalités, dont l'histoire révèle cependant elle-même la multiplicité et la singularité » (pp. 37-38).

On ne saurait mieux exprimer, non pas peut-être l'opposition de toute sociologie et de toute histoire, car il y a une sociologie "continuiste" qui essaye de relier les types globaux, ethnographiques et historiques, par des principes d'équilibre, d'intégration, d'interpénétration, etc., et une histoire "discontinuiste", frappée par le contingent (on se souvient que Cournot plaçait l'histoire comme triomphe du hasard et de la liberté entre deux périodes de déterminismes, le déterminisme biologique des sociétés archaïques et le déterminisme statistico-rationnel des sociétés contemporaines), mais du moins la sociologie de M. Gurvitch et la conception de l'histoire du groupe des Annales<sup>(9)</sup>.

C'est, dirions-nous en termes bergsoniens, l'opposition du "tout fait" au "se faisant" et au "se défaisant". Peut-être même encore pourrions-nous dire que si la sociologie de Max Weber à Parsons, a voulu contre Durkheim, contre la sociologie des "choses", être la sociologie de l'"action sociale", celle de M. Gurvitch est une sociologie des actes, individuels, interindividuels ou collectifs. Car l'action est saisie une fois faite et on en cherche après coup ses motivations, c'est-à-dire, qu'on la détermine – tandis que l'"acte" est saisi dans le vécu, suivi dans son élan imprévisible.

L'homme entend bien être libre. Mais au fond il a peur de la liberté ; car le déterminisme lui assure une sécurité alors que la liberté ne lui tend que des pièges. Fromm a bien montré, aux origines de l'Europe bourgeoise ou dans la naissance du nazisme, cette fuite affolée devant la liberté qui s'ouvre sous ses pas. Et l'histoire de la philosophie ne se ramène-t-elle pas le plus souvent à annihiler la liberté que l'on proclame, en la réduisant finalement à une forme de détermination ? M. Gurvitch, lui, n'en a pas peur et il se jette avec enthousiasme dans ces expériences nouvelles qui, comme il écrit, « ouvrent toujours de nouveaux abîmes et préparent à chaque tournant des surprises les plus dangereuses où tout est remis en question ». Et par cela même, pour terminer par où nous avons commencé, la fondation d'une sociologie appliquée ou pratique, son œuvre marque bien les limites de la prévision comme de l'action intentionnelle en sociologie. Elle est une heureuse mise en garde, à l'époque des planifications sociales ou économiques, contre un certain optimisme naïf de dirigisme rationnel, de contrôle conscient des phénomènes humains.

M. Gurvitch veut sauver la liberté. Mais pour quoi faire ? Il n'est pas en principe opposé à la planification, si elle prend la forme dialectique de la mise en réciprocity de perspectives où les degrés les plus intenses de la liberté humaine (invention, décision, création) et les manifestations les plus rigoureuses du déterminisme sociologique (projet d'ensemble, dirigisme) entrent en contact et s'allient, le déterminisme devenant entreprise conscientes délibérément aménagée, et la liberté, prise en main des leviers de commande des déterminismes sociaux. Mais dans notre monde en transition, quatre types de dirigisme se heurtent, celui des sociétés capitalistes organisées, celui des sociétés à structure technobureaucratiques (comme les définit James Burnham par exemple), celui des sociétés collectivistes et celui qui serait un équilibre entre la démocratie industrielle et la démocratie politique. Seulement, de ces quatre types, lequel triomphera, ou en naîtra-t-il un nouveau, dont nous ne nous doutons pas encore ? Nul ne peut le prévoir. Nous ne pouvons encore ici que constater les discontinuités, par lesquelles la liberté peut passer, individuelle ou collective, pour construire l'avenir. La sociologie ne peut rien dire de plus. Elle réclame une morale.

Cependant, cette apologie de la liberté peut se tourner contre elle. Ce n'est pas le déterminisme qui m'effraie personnellement, c'est la contingence. Car si le déterminisme rend possible mon action, la contingence l'arrête. Trop de discontinuités, de ruptures risque de la détruite plus sûrement que la nécessité,

(9) Cf. Fernand BRAUDEL, "La continuité du social", *Annales*, VIII, 3, 1953, pp. 347-361.

Nous avons besoin de résistance pour nous appuyer, nous avons besoin de laisser se dégrader nos actes libres en habitudes pour reprendre l'élan. Et nous ne songeons pas seulement ici aux formes individuelles de liberté (bien que la dialectique de l'ambiguïté joue souvent et que ce qui est liberté pour le groupe est en même temps pression et contrainte pour l'individu), nous songeons aussi aux formes collectives de la liberté qui ne peuvent s'affirmer qu'en s'incarnant dans une matière stable. M. Gurvitch ne l'ignore pas et il y fait même allusion dans son Introduction, quand il nous met en garde contre « le danger constant d'éparpillement, de stérilisation, d'inefficacité diffuse de la liberté humaine qui ne peut s'exprimer, se catalyser et se faire promouvoir que par le fonctionnement des foyers organisés » (p. 6) ; mais il ajoute aussitôt : « au sein desquels elle se révèle en même temps capable de produire des crises et des explosions ». Sans doute, mais le rôle de la liberté, dans la crise, n'est-elle pas de la nier aussitôt, en établissant une continuité ascensionnelle ? Ici encore, l'ouvrage que nous analysons ne peut être qu'une promesse d'une morale, qui le prolongera.

La sociologie appliquée veut en somme, et j'emploie ici une expression très juste de M. Gurvitch, "domestiquer le réel". Mais qu'est-ce que la domestication, sinon un dressage des automatismes ? Un animal domestique s'oppose à un animal sauvage. Ce que nous reprocherions donc finalement à notre auteur, c'est une certaine prédilection pour ce qui est, pour ainsi dire, le "sauvage" dans la société. Non que nous nous refusions à cette reconnaissance du discontinu, du contingent dans le réel. Mais dans ce discontinu et dans ce contingent, nous y voyons moins "un cheminement vers la liberté" qu'un danger supplémentaire pour elle, La liberté encore une fois se perd aussi bien dans l'irrationnel que dans la sclérose institutionnalisée. Le bouillonnement tropical des types, des paliers, des formes, qui se lient par des dialectiques diverses, et de temporalités variées, permet l'insertion de la liberté aussi bien que son étouffement dans un chaos de cassures.

La sociologie appliquée, comme la morale qui la fondera, doivent donc bien partir de la description de la réalité sociale telle qu'elle est contenue dans *Déterminisme Sociaux et Liberté Humaine*. Mais je me demande si le rôle de la morale ne sera pas, pour "domestiquer" ce réel, d'y faire triompher la continuité de plus en plus sur la discontinuité ? Et si une sociologie de la coupure, plus que tout autre, ne doit pas s'achever en une morale de l'accord ? Il faut intégrer pratiquement et théoriquement les morceaux cassés du monde social.